Le Courrier des Opelousas.

VOL. 4. OPELOUSAS, PAROISSE ST.-LANDRY, [Louisiane,] 24 MAI, 1856. No. 25.

OPELOUSAS:
SAMEDI MATIN, 24 MAI, 1856.

NOS AGENTS.

Les personnes suivantes sont autorisées à collecter et à recevoir des souscriptions et avis pour le *Courrier des Opelousas*, dans leurs villages respectifs:

AUGUSTE MARAIST,	St. Martinville, La.
ARTHUR BULLIARD,	Pont Breaux, La.
A. MILESPAUGH,	Washington, La.
E. E. COCHRANE,	Marksville, La.

AUX PATRONS DU COURRIER.

Le besoin extrême d'argent dans lequel nous nous trouvons, et le desir que nous avons de faire face à nos engagemens pécuniaires, nous forcent à faire un appel amical à nos débiteurs, et les prier instamment de venir solder leurs comptes le plus tôt possible.

Nous appelons surtout l'attention des administrateurs de successions qui nous doivent. Il nous est dû une infinité de petits comptes dont le montant réuni serait sans doute plus que suffisant pour éteindre toutes nos dettes; et si cet appel passait inaperçu, nous nous verrions forcés, à notre grand regret, de faire la collection de nos créances par voie judiciaire, sinon par l'intermédiaire de collecteurs, et nous savons combien sont ennuyans ces officiers courtois, sans tenir compte de la commission que nous perdons en pareil cas.

L'époque des paiemens annuels est arrivée pour tous; cependant nous devons avouer que l'on est infiniment plus pressé de nous demander de l'argent qu'on est exact à nous en apporter.

Nos débiteurs voudront donc prendre cet appel en considération, et en même temps agréer notre sincère reconnaissance pour l'encouragement libéral qu'ils nous ont accordé jusqu'à ce jour.

SANDOZ & MEYNIER.
Opelousas 3 Mai 1856.

☞ Mercredi dernier, M. James M. Thompson, le candidat know-nothing, pour le Jury de Police, a été éln dans notre arrondissement, par une majorité de huit voix sur son compétiteur, M. Pierre Pitre.

Est-il besoin de déduire ici les raisons de notre défaite. A part quelques dissentions caressées et exploitées adroitement par nos adversaires, il y a une chose évidente pour nous: c'est l'excellente organisation de nos ennemis politiques, et les moyens multiples et souvent peu honorables auxquels ils ont eu recours dans cette occasion. A notre avis, l'organisation des anciens partis n'est pas à comparer à celle du parti know-nothing, où chaque meneur, chaque membre, quelque haut qu'il soit placé, quelque humble que soit sa position, est tenu de se mouvoir et de travailler à l'élection de son candidat; et ceci, nous l'avons constaté mercredi dernier, chez des individus pris dans toutes les classes de la société. Les uns dictaient, les autres imploraient, et en définitive, tous nos adversaires sont venus, comme un seul homme, voter, tandis qu'une partie de ceux de nos amis politiques que l'on n'a pu décider à voter pour le candidat know-nothing, sont restés chez eux comme des âmes timorées et n'ayant pas le courage de venir, en citoyens américains et libres, déposer leur vote pour le candidat de leur choix.

☞ Nous appelons l'attention du public à l'avis de M. L. Suthon, qui se trouve dans une autre colonne de notre feuille, au sujet du sciage et de l'emploi de certaines sortes de bois.—Les charrons trouveront en ceci un moyen facile et économique de se pourvoir de matériaux, et pour l'intérieur des bâtisses, les entrepreneurs trouveront une économie efficace dans l'emploi du bois aussi bon mais à meilleur marché que le cypre.

DÉPLORABLE ACCIDENT.—Une femme de couleur a été coupée en deux, hier, dit le *Courrier de la Louisiane* du 14 courant, par les chars du chemin de fer des Opelousas, à environ 20 milles d'Alger. Il paraît qu'elle gardait les vaches de son maître. S'était-elle endormie sur la voie, c'est ce qu'on ignore: toujours-est-il qu'on ne l'a aperçue que trop tard, et qu'il a été impossible d'arrêter le train.

☞ Nous empruntons les lignes suivantes au *Manchester Advertiser*:

"George Law sera le candidat Américain de la Convention de Juin. Fillmore refusera la nomination du parti, qui lui a été offerte à Philadelphie. Il la refusera parce qu'il n'est pas Américain dans le sens de parti que les K. N. prêtent à ce mot. On a reçu, il y a quelques jours, des nouvelles de M. Fillmore, à cet effet."

LA POLITIQUE ET L'EGLISE.—Le *Ellsworth American* (Maine), écrit que ces temps derniers, le pasteur de l'église méthodiste, en train d'officier pour le ministre de la congrégation, fit allusion au rappel de la loi du Maine. Cela a produit une vive sensation, et un des auditeurs s'est levé et a déclaré que si cette assemblée avait un caractère politique, on aurait dû l'organiser plus convenablement.

M. FILLMORE ET LE PAPE.—Tandis que les Know Nothings en Amérique, outragent le Pape de Rome et tous ceux qui le reconnaissent, M. Fillmore, à ce qu'il paraît, prend paisiblement part aux fêtes données dans la ville du Pape, et rend ainsi hommage à Sa Sainteté Pie IX. C'est du moins ce qui résulte de la lettre que voici, datée du 21 mars, et qui porte la signature d'un citoyen américain, résidant à Rome:

"M. Fillmore, ex-Président des Etats-Unis, est maintenant ici, pour les fêtes de la Semaine Sainte. Ne dirait-on pas, en lisant cela, que la foi politique de l'ex-Know-Nothings est quelque peu vacillante? Comment un homme d'Etat, opposé au Catholicisme, sous toutes ses formes, peut-il consentir à regarder pendant une semaine, ce qu'il doit appeler de la mômerie? Se pourrait-il que le Pape fût en train de détruire les préjugés de ces hérétiques? Debout alors, Américains!"

—Telle est l'opinion du Times de Columbia, Caroline du Sud, qui parle ainsi:

"Nous repoussons la section nouvelle comme un piège tendu dans le but de duper le Sud et de le faire entrer en alliance avec les Américains free-soilistes et les Républicains noirs du Nord; piège dont l'idée a été conçue dans ces foyers de semi-abolitionisme, qui se trouvent dans les environs de Richmond et la ville de Washington.

DEBATS SUR LE KANSAS—DISCOURS DE M. BENJAMIN.

Le 2 mai, dans le Sénat des Etats-Unis, notre éminent sénateur, M. Benjamin, a prononcé un discours sur la question du Kansas, qui n'a pas duré moins de deux heures, et qui avait attiré un auditoire inaccoutumé. Ce discours a produit une immense sensation, et ne contribuera pas peu à grandir encore la réputation, déjà si belle de M. Benjamin.

L'*Union* de Washington, après avoir dit que M. Benjamin a parlé, en cette occasion, avec une chaleur entraînante, analyse ainsi ce discours, qui fera date au Sénat:

Au début, l'orateur dit que, par trois fois, l'Union a déjà été en péril, et chaque fois, il s'agissait du pouvoir du Congrès de légiférer sur l'esclavage dans les territoires. Selon lui, il a été commis une erreur fatale, en 1820, quand le Sud s'est quelque peu départi du grand principe de l'égalité des Etats, en acceptant le compromis du Missouri. Il serait difficile de surpasser en clarté, en vigueur, en logique, en éloquence les commentaires de l'orateur sur cette égalité des Etats, la façon dont il a prouvé que c'est là la doctrine, qui respire dans toute la Constitution, depuis son préambule jusqu'à sa dernière ligne. Il établit que c'est le principe qu'embrasse la question du Kansas, et il félicite le pays de ce que ce sujet soit sur le point d'être coulé à fond, d'être réglé d'une façon définitive. En réponse à une des positions prises par M. Seward, et dans laquelle celui-ci justifie l'intervention du Massachusetts dans les affaires du Kansas, en soutenant que cette intervention n'est pas inconstitutionnelle, M. Benjamin fait voir le danger qu'il y a à violer l'esprit de cette Constitution, tout en en respectant la lettre, avec une éloquence telle que M. Seward, lui-même, doit en ressentir l'autorité.

Entre autres choses, à Pappui, l'orateur dit que le Congrès a le pouvoir d'établir des bureaux de poste, des routes postales, de construire des forts, des fortifications, des arsenaux, et que des allocations de fonds doivent être faites à ce sujet. Eh bien, que dirait-on, si le Congrès ne faisait d'allocations à cet effet, que pour le bénéfice du Nord, et s'autoriserait de ce que la Constitution autorise les dites allocations? Quelqu'un prétendrait-il qu'une pareille législation ne viole pas l'esprit de la Constitution? Nierait-on qu'une semblable législation foule aux pieds l'égalité des Etats? Aucun des Sénateurs abolitionistes n'a nié que les territoires fusse la propriété commune des Etats? Donc, comment le Congrès pourrait-il, sans violer l'esprit de la Constitution, approprier à une seule portion des Etats, les territoires communs? L'orateur démontre qu'en faisant une loi, défendant l'importation des esclaves dans le Kansas, on adjugerait effectivement cet immense domaine à une partie du pays, à l'exclusion de l'autre.

M. Benjamin s'étend longuement, et avec beaucoup de puissance, sur les efforts tentés par les chefs des Républicains noirs, afin de créer de fausses impressions dans l'esprit du Nord, relativement à l'esclavage. Tous les hommes du Nord devraient lire et relire cette partie de son discours: c'est là de la franchise, de la clarté et de la vérité. Il dénonce, en termes sarcastiques, l'hypocrisie dont se couvrent les abolitionistes pour cacher leurs mouvements, la prétendue sympathie qu'ils témoignent aux esclaves. Il affirme que cette hypocrisie est devenue tellement transparente que les chefs eux-mêmes en rougissent.

M. Benjamin réduit à néant l'assertion de M. Seward que l'esclavge est mis hors la loi par la loi des nations. Il cite des autorités anciennes et modernes sur la loi internationale, la décision de la Cour Suprême des Etats-Unis, donnée en 1825, par le juge président Marshall, et s'appuyant sur ces autorités-là, il prouve non seulement que l'esclavage n'est pas mis hors la loi des nations, mais encore que l'odieux trafic des esclaves, lui-même, n'est condamné légalement que par des statuts.

Les observations de M. Benjamin, en explication de la clause de la loi du Kansas, fréquemment dénommée "Squatter Sovereignty" éclair n tellement cette question que nul de ceux, qui liront son discours, n'aura désormais d'excuse s'il la présente sous un faux jour. Il dit que les amis de la mesure se sont accordés sur toutes les questions contenues dans le bill, excepté celle du droit des habitants du Territoire de détendre ou d'établir l'esclavage, avant l'admission du dit Territoire, comme Etat, dans l'Union. Quelques-uns ont cru que le Congrès lui-même ne possédait pas de pouvoir semblable et par conséquent, ne pouvait le transférer à une législature territoriale; d'autres ont pensé que si le Congrès n'a pas ce pouvoir, le peuple a le droit, lui, de l'exercer. Chaque camp était désireux de s'en remettre à la décision de la Cour Suprême, et par suite, la clause donne à la législature territoriale tout le pouvoir qu'elle peut avoir, sous la Constitution, et une autre clause du bill a laissé le droit de porter la question devant la Cour Suprême, si on le voulait.

Nous ne pouvons suivre M. Benjamin dans tous les détails de son triomphant discours. Il le termine, en disant qu'il agira désormais avec le parti démocrate, et déduit les raisons qui ont fait naître en lui cette résolution. Il dit qu'il a toujours été un whig, et que comme tel, il a toujours été fier des principes de ce parti et des relations qu'il a eues avec lui. Il a soutenu avec zèle et honnêteté le général Scott en 1852, époque à laquelle whigs et démocrates occupaient une position également nationale, relativement à l'esclavage. Il ajoute que le général Scott a été battu, parce que M. Seward était un de ses principaux appuis.

Le pays s'est alarmé de ce fait, et n'a pas voulu élire un homme qui pouvait être soumis à l'influence de M. Seward. Il rappelle le rôle des whigs au Congrès, quand le bill du Nebraska a été introduit. Quand il a été avéré que pas un whig du Nord n'avait appuyé cette mesure, c'en a été fait de ce parti, et aujourd'hui, il serait impossible de rapprocher ses fragments et de le recomposer. M. Benjamin fait l'histoire du Know-Nothingisme et de ses développements: il montre les sympathies, l'identité qui existent au Nord, entre cet ordre et l'abolitionisme. Et puisqu'il arrive à cette conclusion qu'il n'existe de nationalité dans aucun des deux partis opposés à la démocratie, il se décide à s'unir à cette dernière et à combattre cordialement avec elle dans la lutte prochaine.

Après ce superbe discours de M. Benjamin, le général Cass se lève, adresse un compliment des plus flatteurs à l'orateur de la Louisiane, et exprime le désir de parler au Sénat, le jeudi suivant.

M. Seward essaie de répliquer, mais cette tentative est des plus malheureuses. Les paroles qu'il venait d'entendre semblaient réagir sur lui d'une façon telle que toutes ses paroles ont été marquées au cachet de la plus grande faiblesse. M. Seward, pour répondre aux autorités mises en avant par M. Benjamin, cite une opinion du juge Story, donnée par ce dernier en 1822, à la Cour de Circuit. Il la présente comme une opinion de la Cour Suprême des Etats-Unis.

M. Benjamin se lève de nouveau et dit que ce n'est pas là une opinion de la Cour Suprême, qu'elle n'a pas été donnée en ladite Cour, et qu'elle a précédé de trois ans celle du Chief Justice Marshall, qu'il vient de lire. M. Seward a cité, non pas d'un livre de loi, mais d'un volume de la biographie du juge Story, par son fils, dans lequel le biographe déclare lui-même que cette opinion-là n'est pas la loi de la suprême Cour mais qu'il espère qu'elle le deviendra quelque jour. Cette riposte a été écrasante pour M. Seward, il n'a rien pu contre cette juste dénonciation de la mauvaise foi.

M. Hale veut venir au secours de M. Seward, mais il ne trouve que des lieux communs. Il rappelle, en termes offensants, le dernier discours de M. Clay, et, aussitôt, il en est puni par une réponse aplatissante de M. Benjamin.

M. Douglas clôt la discussion par de belles paroles. Selon lui, le principe, contenu dans le bill du Kansas, est le même que celui du Compromis de 1850. Les whigs qui approuvent l'un ne peuvent se défendre d'approuver l'autre. Il notifie le Sénat qu'il insistera pour que le vote soit pris sur le bill le jeudi suivant.—*Courrier.*

DICTIONNAIRE DE LA VIE INTIME.—Le *Punch* de Londres nous fournit les définitions suivantes des divers *trésors* qui font le charme de la *vie intime*:

"Trésor de femme—une femme qui ne demande jamais d'argent.

"Trésor de fils—un fils qui a des rentes.

"Trésor de fille—une fille qui a l'air d'être du même âge que sa mère, sinon un peu plus vieille.

"Trésor de cuisinière—une cuisinière qui n'a pas d'attaques de nerfs les jours de grand dîner.

"Trésor d'enfant—un baby qui ne dérange pas le cher papa au beau milieu de la nuit."

LES FEMMES.

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Les grands et rares sacrifices du cœur ne se voient guère que de la part des femmes; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et souvent en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour.

L'eau donne s'il a de trop; la femme, lors même qu'elle n'a pas assez.

C'est dans le cœur, dit Lamartine, que Dieu a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de ce génie sont toutes des œuvres d'amour.

La femme seule peut vivre et mourir par le cœur.

La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.

C'est un précieux trésor pour l'homme qu'une femme qui l'aime. Il n'y a point de cœur d'où l'amour tombe de plus haut, et à flots plus larges et plus pressés que du cœur de la femme. La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévoûment n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus complets que chez elle.

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de piété, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort.

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages: elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur.

Quand on songe à tout ce qu'elles apportent de tendresse, de sollicitude, de protection, de grâce, de charme, de bonheur, ou du moins de consolation, dans la vie de l'homme, on est tenté de ne plus parler aux femmes que tête nue, à deux genoux, le front plongé dans la poussière. Que si on ne le fait pas, du moins généralement, j'imagine, à en juger par moi, c'est uniquement à cause de la fatigue qui résulterait de cette posture.

Le mérite des femmes ne brille jamais plus qu'après la lune de miel. Il faut les épouser pour savoir ce qu'elles valent.

Honorez les femmes! Elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie terrestre; elles forment les nœuds fortunés de l'amour; et, sous le voile pudique des grâces, elles nourissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments.

La femme dans les ménages pauvres, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne est un progrès dans la moralité.

La femme la plus digne du titre de femme de mérite, est celle qui, si ses enfans venaient à perdre leur père, serait capable de le remplacer.

NOUVEAU POISSON.—Un fait curieux préoccupe aujourd'hui tous les savants de l'Europe, dit l'*Edimburg new philosophical journal*; c'est la classification d'un nouveau poisson, découvert dans les circonstances les plus étranges, par un pêcheur nantermitain et auquel cet homme donne le nom d'*agiculator*.

Dans les premiers jours du mois de novembre dernier, ce lazzarone s'était endormi sur le sable brûlant au bord de la mer. Tout à coup il est réveillé par quelques larges gouttes d'eau qui tombent sur sa poitrine nue. Il lève légèrement la tête croyant le temps à la pluie, regarde autour de lui et ne voit personne, interroge le ciel et le voit d'une pureté irréprochable. Il se recouche et s'endort; mais au bout de quelques minutes, il se sent la figure inondée, se relève encore, cherche, n'aperçoit rien et reprend sa position horizontale.

Les mouches voltigeant autour de lui: quelques-unes se posent sur sa figure, il les chasse; l'une d'elles persiste à se promener sur ses joues, et comme il allongeait légèrement la main pour l'écraser, un troisième filet d'eau de mer lui arrive plein sur la joue. Pour le coup, le pêcheur croit aux borciers. Il se place sur son séant, les genoux rapprochés de l'abomen et relev; ar ses deux mains croisées, se promettant d'examiner attentivement autour de lui. Ses regards se fixent machinalement sur quelques petits poissons d'une forme et d'une couleur étrange et de la grosseur d'une forte ablette qui semblaient se chauffer tout au bord du sable, et au moment où plusieurs d'entre eux sortaient la tête hors de l'eau, il se sent les mains inondées.

Plus de doute: cette eau lui était lancée par ces poissons. Il court à ses filets et parvient à en prendre quelques-uns, qu'il place aussitôt dans un grand vase au travers duquel il fixe une petite baguette enduite d'une substance sucrée. Les mouches viennent s'y poser à l'envi, et, dès que l'eau est calme, chacun des poissons sort sa tête et décharge avec une adresse extrême un jet d'eau sur les insectes, qui sont entraînés et dévorés aussitôt. Le pêcheur a fait part de sa découverte au jardin-zoologique de Palerme, où l'on fait chaque jour des expériences sous les yeux des curieux. Le savant directeur de cet établissement a donné connaissance de ce fait à tous ses confrères de l'Europe.

Nous lisons dans le *Charleston Democrat*, de la Caroline du Nord:

"Le Know-Nothingisme est responsable de l'esprit d'abolitionisme qui se manifeste au Congrès. Les Know-Nothings du Sud ne réclament maintenant que trente membres à la Chambre des Représentants; mais, on le sait, avant qu'ils eussent eu à rougir de leur association avec leurs frères du Nord, ils prétendaient, avec beaucoup d'ostentation, avoir dans ce corps, une majorité de cinquante voix au moins.

—Le commodore Stockton, bien connu pour ses sympathies know-nothings, fait l'aveu de son penchant pour les républicains noirs, dans la lettre suivante qu'il adresse à l'éditeur du *Newark Mercury*:

"Vous êtes bien renseigné, quand vous dites: Le commodore Stockton condamne, de la façon la plus entière, le rappel du Compromis du Missouri, et j'espère que le peuple du New-Jersey, non préoccupé d'autres questions, aura quelque jour, l'occasion de témoigner qu'il désapprouve la violation de ce traité de paix, violation que rien ne saurait justifier.

Votre obéissant serviteur,

R. F. STOCKTON.

—Voici un jugement rendu récemment en Suisse qui témoigne d'une grande immagination dans la recherche des pénalités. Un individu coupable d'un vol d'église, à Sarnen, a été condamné par le tribunal cantonal d'Obwald. A rester exposé pendant un quart d'heure au carcan, sous la surveillance du bourreau; à 60 coups de baguette appliqués publiquement par la main du même; à cinq années de brouette; à dix années d'internement dans sa commune natale; à ne pouvoir jamais se marier; à la perte de ses droits civils et politiques; à des exercices pieux; à faire amende honorable dans l'église une baguette à la main et la corde au cou; à des dommages-intérêts; au frais du procès, etc.

Mortalité parmi les chevaux.— De 80,000 chevaux envoyés de France dans la mer Noire, il n'en reste plus maintenant que 10,000. Les 70,000 manquant ont péri, soit dans les batailles, soit par l'effet du climat ou par la fatigue, ou de dépérissement faute des soins nécessaires. Chacun de ces animaux coûtait cent piastres, et leur transport en Crimée une somme égale, par tête. Le gouvernement français a donc perdu, en chevaux seulement, au-delà de *quatorze* millions de piastres, depuis le commencement de la guerre.

—Un de mes amis qu'on accuse avec quelque raison d'être gourmand, a formulé cet axiome: Il n'y a pas de jour plus long qu'un jour sans faim.

DIVORCE.—*Comme quoi un mari ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire.*

Un journal rapporte qu'une dame a obtenu dernièrement contre son mari un divorce devant la justice américaine, parce qu'il lui avait caché qu'il avait une tête des plus chauves et portait sur le sommet de son chef la chose du monde qui rend l'homme le plus ridicule: une perruque!

FOYER DOMESTIQUE.

Soucis que nous créons à nous-mêmes.

Nous sommes de notre nature, d'un caractère tellement inquiet, que nous sommes d'ordinaire les auteurs de plus de la moitié des maux que nous éprouvons. Peu satisfaits de ce que nous sommes ou de ce que nous possédons, nous soupirons encore après quelque chose de ce qui est passé ou de ce qui doit arriver, et par nos regrets, nos désirs et nos craintes, nous empoisonnons éternellement les sources du bonheur présent. Le temps est trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop sec. Si nous n'avons rien à faire, les jours sont pour nous un fardeau insupportable. Si notre position nous force à un travail journalier, nous nous affligeons de voir les autres goûter le loisir. Quoique nous ayons une excellente nourriture et que nous soyons bien vêtus, nous sommes cependant mécontents de ne pas être riches. Si, au contraire, le sort veut que nous soyons riches, le poids des soucis, les peines que nous avons à retirer ce qui nous est dû, la difficulté de conserver, la crainte de perdre ce que nous avons, nous donnent des inquiétudes et des fatigues incessantes.

Madame Economie vit dans l'aisance, elle a un excellent époux et de beaux enfants, mais elle n'a pas de repos, parce qu'elle ne peut vivre d'une manière aussi somptueuse que sa riche voisine, Madame Alamode. En même temps, Mme Alamode, liée à un mari morose, hargneux et goutteux, envie secrètement la condition de Mme Economie.

L'honnête Abraham a une bonne terre, c'est un excellent cultivateur, et il n'a pas de dettes; mais n'ayant pu obtenir un emploi qu'il brignait, emploi il est vrai, qui ne donne aucun émolument, il a perdu toute paix du cœur. Le cultivateur Thomas, son voisin, plus adroit que lui, qui a obtenu l'emploi, n'eût pas plus tôt reçu sa commission qu'il commença à faire le monsieur, et par conséquent à négliger le soin de sa terre et à appauvrir sa famille; et à l'heure qu'il est, il regrette sincèrement d'avoir été assez fou pour avoir, comme le chien d'Esope, quitté le corps pour l'ombre.

Mercator ayant acquis une jolie fortune dans le commerce, devient mal à l'aise et soupire après la vie des champs. Les ruisseaux qui murmurent, les frais bocages, les prairies verdoyantes, les vergers chargés de fleurs ou de fruits et les champs couverts d'épis dorés, enchantent son imagination. Il vend ses marchandises et achète une terre, qu'il conduit avec à peu près autant d'habileté qu'un homme qui n'a jamais mis le pied sur un vaisseau, conduirait un navire sur l'océan: cette entreprise ne fait que lui faire contracter des dettes; et, donnant à son domaine les épithètes les moins aimables, il soupire après le moment qu'il pourra le quitter et retourner à la profession qu'il a abandonnée.

Agricole fatigué d'un genre de vie laborieuse et trop simple, et trouvant qu'il ne s'enrichissait pas assez vite, quitte la charrue et devient marchand. Il vend ses biens, et du produit il achète des marchandises, s'endettant de quelques milliers de piastres, car il veut avoir un bel assortiment. Ses marchandises sont mal choisies, et il ne trouve pas à s'en défaire. Le jour de payement arrive; et ses créanciers, qui tous ont une excellente mémoire, ne sont pas lents à le presser de régler de compte. Mais, hélas! il n'y a pas d'argent. Et maintenant "faire faillite ou ne pas faire faillite, voilà la question." Il fait des efforts désespérés, contracte de nouvelles dettes pour payer les anciennes, vend à grande perte, emprunte de l'argent à 30 ou 40 pour cent, et à la fin fait faillite; et, tandis qu'il ne faisait que s'imaginer qu'il était malheureux, lorsqu'il tenait la charrue, il sent maintenant qu'il l'est bien réellement.

Ainsi l'homme, grâce à son caractère inquiet, se rend malheureux, tandis qu'il pourrait jouir d'une plus ou moins grande somme de bonheur.

Une Mine de Suif.—Après les huîtres la mélasse, après la mélasse le suif. Cette Californie est si riche que la terre renferme dans son sein presque tous les articles de commerce. Si les découvertes continuent, on se passera bientôt d'épiciers et de restaurateurs; on ira manger des huîtres aux mines, comme au Rocher de Cancale, on prendra à pelletées la mélasse dans les environs de Nevada, comme dans les chaudières des plantations de la Havane, enfin, on trouvera du suif comme dans les meilleures boucheries. Et dites donc après cela que nous ne sommes pas dans un pays de Cocagne, il faudrait être pour cela plus huître que celles de Table Mountain. Il y a pourtant un petit malheur, c'est que cette substance, grasse au toucher, que les journaux américains ont baptisée du nom de suif, d'après M. Trask, le géologue de l'Etat, n'en a que l'apparence; et quoiqu'on n'en ait pu faire l'analyse exacte, faute d'instruments, on voit, en le mettant au feu, qu'il renferme une certaine quantité de magnésie; il blanchit et s'émiette. La découverte se borne donc, en réalité, à avoir trouvé du suif qui n'en est pas. C'est une découverte sous ce rapport, vraiment californienne; car ici, tout est apparence, tout est mirage; mirage de loin, de près, mirage dans les mines, le commerce, l'agriculture, l'industrie, mirage dans l'administration, la législation, la spéculation, mirage par devant et par derrière, au-dessous de nos pieds, au-dessus de nos têtes, mirage partout, la vérité nulle part. Peut-être même, ajoutera le lecteur, pas même dans les journaux. A cela nous n'avons rien à dire, qu'à baisser la tête, et dire à ceux qui ne croiraient ni à nos huîtres, ni à notre melasse, ni à notre suif, allez-y voir plutôt!

(*Messager de Californie.*)

LE PRIX D'UN ALDERMAN.—Nous empruntons l'anecdote suivante au *Republic* de Buffalo:

Le grand jury a fait comparaître devant lui l'alderman X... pour lui poser quelques questions, et voici la conversation qui s'en est suivie:

—Alderman X... quelqu'un vous a-t-il jamais offert de l'argent pour vous corrompre, depuis votre élection?

—Oui, monsieur.

—Qui était-ce?

—M. ***

—Et combien a-t-il offert?

—Vingt-cinq piastres, répondit l'alderman avec une grimace de dédain.

—Les avez-vous acceptées?

—(Avec solennité) Non, monsieur.

On envoie chercher le corrupteur.

M. ***, avez-vous offert à l'alderman X... vingt-cinq piastres pour voter de telle et telle façon?

—Oui, monsieur.

—Les a-t-il prises?

—Non, monsieur.

—Et pourquoi? demande un des jurés, d'un air très étonné.

—Parce que, dit-il, il ne pouvait se vendre pour vingt-cinq piastres, prix des anciens aldermen; *mais les nouveaux sont en hausse.*

Axiome californien.—Qu'est-ce qu'il y a de plus léger que la plume? Le vent. Qu'est-ce qu'il y a de plus léger que le vent? La femme. Qu'est-qu'il y a de plus léger que la femme? Les banques californiennes.—Cette dernière réflexion a été faite par une victime des *banquistes.*

☞ Le *New-York Express* dit que les abolitionistes ont combiné leurs plans dans le but systématique de convertir le "American Tract Society" en un instrument, destiné à agiter la question de l'esclavage. Son but est d'élire de nouveaux directeurs abolitionistes à l'élection prochaine.

NOUVELLES A LA MAIN.

A un dîner d'amis, rue Montorgueil, un des convives appelle le garçon et lui demande une bouteille de porto.

—Lequel? monsieur.

—Comment! lequel? Il n'y a pas, ce me semble, plusieurs Porto.

—Pardonnez-moi, monsieur, tous les vins de mon patron portent eau.

Une célébrité artistique manquait d'argent; elle écrit un poulet et somme:

—Chez M. X., dit-elle au valet de chambre.

—Le grand sculpteur? reprend une amie intime qui assistait à la scène.

—Précisément, je vais faire mon buste.

—Mais cela te coûtera mille francs.

—Deux mille, au moins.

—Et voilà comment tu fais des économies? Compliments.

—Que tu es bornée, chère; tiens, assieds-toi là et écris:

Passif:

Soldé à M. X..., pour douze exemplaires du buste de Mlle Y..., 2,000 fr.

Actif:

Reçu de douze amis riches, chacun, pour l'exemplaire unique du portrait de l'artiste aimée, 1,000 fr.; ci: 12,000 fr.

Bénéfice: 10,000 fr.

—Comment, tu leur dires à chacun que leur exemplaire est unique? Quelle blague!

—Une blague, ça! Tiens, tu n'entendras jamais rien au commerce.

Un vaudevilliste a une passion mystérieuse au-delà des fortifications. Comme l'amour en personne, il quitte sa Psyché avant le jour et regagne Paris en sifflant l'air de l'apothicaire.

Une nuit, plus de l'enchante fort fée, dans un chemin parfaitement direct, il est abordé par un monsieur, mal mis du reste, qui lui demande l'heure. Le vaudevilliste trouve bien la question un peu indiscrète, probablement parce qu'il n'a pas de montre; mais à défaut de montre il a une canne à épée. Il s'empresse de sortir son arme et de la présenter au monsieur mal mis.

—Monsieur, lui dit-il avec la plus grande politesse, je suis désolé d'avoir oublié ma montre; mais en voici la grande égaille.

Le monsieur mal mis n'a pas insisté.

Deux Français en voyage, firent une halte dans une riche maison de l'intérieur de Saint Domingue.

Le maître leur offrit toute espèce de rafraîchissements.

Ils acceptèrent de simples grogs, qu'on leur servit avec toutes sortes de politesses nègres, mais sans aucune petite cuillère.

Arrêts avoir sucré la boisson, ils cherchaient un moyen convenable de faire fondre le sucre.

Le marquis de Troubourbon fit un signe, et aussitôt deux nègres avancèrent cérémonieusement le doigt et tournèrent le sucre dans les verres pour éviter la peine à ses hôtes.

Une aimable pécheresse, à laquelle il sera beaucoup pardonné, use d'un singulier chronomètre de sentiment: ses caprices n'ont que la durée d'une paire de bas; à chaque hôte nouveau de son cœur, elle fait l'honneur d'une paire de bas neufs: le jour où l'ongle de son orteil a percé les mailles de soie, elle donne congé au locataire.

S'il lui arrive une passion qui ait l'existence plus longue, elle ne sort plus qu'en voiture ou bien elle garde le lit et se repait de roumas.

Sa femme de chambre est chagée de mettre des numéros d'ordre à la collection des bas de sa maîtresse; elle marque au coton rouge la comptabilité de ses caprices, et elle tient au courant les prétendants.

Un de ces derniers, étonné de faire antichambre depuis plus d'un mois, vint, il y a quelque temps, prendre ses informations près de l'agent comptable des bas de soie.

—Eh bien! Justine, où en sommes-nous?

—Ah! monsieur, vous n'avez pas de chance: madame vient d'épouser la trente-neuvième paire!

UN PARI DE BANQUIERS.

Près de New-York, dans une maison de campagne appartenant à leur mère, vivent retirées du monde et à l'abri de ses séductions, trois jeunes filles dont la pruderie est devenue proverbiale dans les environs.

Pour se défrayer un peu, la mère a pris en pension un jeune homme de la conduite la plus irréprochable; mais jamais il ne mange avec les demoiselles, et celles-ci regarderaient comme une faute irrémissible, et dont elles auraient un compte à rendre, de lever seulement les yeux sur lui lorsque le hasard les fait se rencontrer.

La semaine dernière un ami de Rogers—c'est le nom du pensionnaire— lui demanda ce qu'il pensait de trois sœurs dont il est le commensal.

—Mais, dit Rogers, je les regarde comme les personnes les plus sages et les plus réservées que je connaisse. Peut-être même sont-elles, à mon sens, un peu trop ombrageuses.

—Dites farouches, répliqua l'ami, car jamais homme au monde ne les a vues d'assez près pour savoir la couleur de leurs yeux.

—C'est parfaitement vrai, et pourtant je me fais fort de parier que je les embrasse toutes les trois devant vous sans qu'elles y mettent le moindre obstacle.

—Voilà ce que ni vous ni personne ne pourra jamais se flatter d'avoir fait.

—Retournons sur nos pas, et vous allez voir.

En entrant dans la maison, les deux amis trouvèrent les demoiselles pudiquement assises auprès de leur mère, et aussi circonspectes que d'habitude.

Alors Rogers, jetant sur la pendule un, regard d'abattement, poussa un soupir aussi profond que l'Océan.

A cette singulière façon d'agir, les jeunes filles ouvrirent de grands yeux attendant ce qui allait suivre; mais Rogers, sûr désormais de l'impression qu'il produisait, se tourna vers son compagnon et lui dit d'une voix doiente:

—Plus que trois minutes! ami.

—Parlez-vous du dîner? interrompit la mère en posant sur ses genoux l'ouvrage qu'elle tenait à la main.

—Dîner! reprit-il, d'un air égaré, hélas!

Puis adressant de nouveau la parole à son ami:

—Veillez, je vous prie, à ce que je sois enterré convenablement.

L'ami commençait à être aussi intrigué que les autres, et ne savait trop que penser. La curiosité des jeunes filles était à son comble; quant à la mère, elle n'y put tenir davantage et s'écria:

—Mais, enfin, de quoi parlez-vous?

—Chut! reprit lugubrement Rogers. Cette nuit, un esprit m'est apparu en songe et m'a déclaré qu'aujourd'hui, à midi précis, j'aurai cessé de vivre. Regardez l'heure, je n'ai plus qu'une demi-minute.

A ces mots les jeunes filles pâlirent; mais, sans leur donner le temps de se reconnaître, Rogers prit la main de l'aînée, lui fit un solennel adieu, et pour conclusion l'embrassa, sans que sa sauvagerie habituelle s'en effarouchât.

Peut-on refuser à un mourant une dernière consolation?

Il en fut de même pour ses deux sœurs.

En ce moment la pendule sonna midi.

—Qui eut jamais pu croire, s'écria Rogers lorsque les vibrations du dernier coup cessèrent d'être perceptibles, qu'un esprit put proférer un aussi audacieux mensonge?

Il faut que j'aie vu l'ombre d'Ananias ou de Saphir.

La-dessus il sortit emmenant son ami, qui s'avoua vaincu.

Bien qu'au bout de quelques moments les trois sœurs aient dû se douter de la ruse, on ne dit pas qu'elles s'en soient fâchées.

NOMMINATION PAR LE GOUVERNEUR.

Notaire Public, pour la Paroisse St. Landry.—Marcel Daire, en remplacement de A. G. Thornton, démissionnaire.

—Un tailleur de Berlin, doué de la bosse de la spéculation vient de confectionner un deshabillé complet appelé "Costume du Congrès de Paris." Le bonhomme porte la grande redingotte du comte Orloff, l'habit de soirée de Waleski, le gilet de Cavour, la culotte courte de Clarendon, la cravatte de Manteuffel, le devant de chemise d'Ali Pacha et la claque de Buol.

Météore.— Un très singulier et très magnifique phénomène s'est produit à Harslepool, il y a quelques jours. Toute la matinée le vent avait fortement soufflé du N. N.-O., apportant des rafales de pluie, de grêle et de grésil à intervalles; d'épais et larges nuages obscurcissaient l'horizon.

Vers quatre heures, un nuage plus épais et plus étendu que les autres plongea la ville pendant plusieurs minutes dans les ténèbres les plus complètes. Bientôt elles se dissipèrent; mais les habitants furent alors terrifiés par l'apparition soudaine, à peu d'élévation, d'un énorme et magnifique globe de feu qui semblait toucher les toits de la ville. Au bout de 15 secondes environ, ce météore éclata comme une décharge d'artillerie.

Les plus vieux marins déclarent que dans leurs courses à travers toutes les contrées du globe, il n'avaient jam